

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.1.63187

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

deren Abnahme mit dem Grad der Verwandtschaft. Darin erscheint das reale Verwandtschaftssystem von der Kernfamilie und nicht von der Großfamilie bestimmt. Die Familie wird, wie seit der späteren Antike, konstituiert durch das Elternpaar und die Kinder, die eheliche Kleinfamilie. Sie steht im Horizont der Verwandten ersten Grades und im weiteren Horizont entfernterer Verwandter und besetzt – nicht nur statistisch gesehen – den zentralen Platz in der Verwandtschaft. Das bestätigen die übrigen Zeugnisse.

Die bei der Auswertung des Vokabulars gefundenen Ergebnisse des ersten Teils erweitert und stützt Isabelle Réal nun mit der Anführung und Interpretation von mehr oder weniger großen Textstellen. Ihre ausführlichen Übersetzungen sind es, die das Buch so umfangreich, aber vielfach nützlich machen. Der 2. Teil betrachtet die Eheschließung (S. 167–300) mit aller Gründlichkeit. Dabei geht es zuerst um exemplarische Heiratsgeschichten, zweitens um die moralischen Lehren und drittens um Heiratsarten, nämlich Muntehe, Friedelehe und Sklavenehen. Der dritte Teil ›En famille‹ bildet das Schwergewicht des Werkes (S. 303–522). Er greift zu auf zahlreiche Texte zum inneren Leben der Familie: das Verhältnis von Mann und Frau, das gemeinsame Handeln der Eheleute und Gefühlsäußerungen – das Miteinander von Eltern und Kindern mit Kinderwunsch der Eltern, ›Ernähren und Erziehen‹ und dem Verhältnis zu erwachsenen Kindern –, die Beziehung zu den übrigen Verwandten unter den Gesichtspunkten der Bruderliebe, Solidarität und Freundschaft.

Angesichts der häufig eher punktuellen, auswählenden Zugriffe in älteren Vorträgen und Studien erlauben die ausführlichen Belege von Isabelle Réal nun präzise Kontrollen an einem vollständig erfaßten Quellenfundus. – Daß dabei auch Einsichten zum historischen Geschehen gewonnen werden können, zeigt die Behandlung der Schwierigkeiten um das Kloster Nivelles zur Zeit des Hausmeiers Grimoald. Während diese in der Regel den Gegnern der Karolinger angelastet werden, interpretiert sie Réal als Ergebnis innerfamiliärer konkurrierender Vorstellungen über die Verwendung von Familienbesitz (vgl. S. 429, 469, 484, 503f.). – Das umfangreiche Buch ist so eingerichtet, daß nicht nur die drei Hauptteile, sondern auch die acht Kapitel jeweils einzeln gelesen werden können. Die Suche nach bestimmten Stellen ist nur mit Hilfe des detaillierten Inhaltsverzeichnisses möglich. Das aber entspricht im wesentlichen dem sozialwissenschaftlichen Fragefächer. Da auch die Rückverweise ohne Seitenzahlen erfolgen, bleibt man hinsichtlich mehrfach benutzter Quellen auf eine Durchsicht der Fußnoten angewiesen.

Insgesamt hat Isabelle Réal ihre Grundlagen, ihr Vorgehen und ihre Ergebnisse in einem anspruchsvollen Französisch sorgfältig formuliert, noch abwägender und differenzierter als es die kurze *conclusion générale* (S. 523–527) erkennen läßt. Der Rezensent hat den Eindruck gewonnen, daß – abgesehen vom Recht – das eigentliche Familienleben der Merowingerzeit insbesondere von Eltern und Kindern nicht nur vom spätantiken, sondern auch von dem heutigen gar nicht so verschieden gewesen ist, wie das nach überspitzten Fremdvorstellungen anzunehmen wäre. Es sind – verstärkt von heutigen Vorurteilen und Zwecken – die rekonstruierten Bilder, die in den Zeiten stärker differieren, nicht das Verhalten der Partner in den Kernfamilien selbst.

Karlheinz KRÜGER, Havixbeck

Nira PANCER, *Sans peur et sans vergogne. De l'honneur et des femmes aux premiers temps mérovingiens (VI^e–VII^e siècles)*, Paris (Albin Michel) 2001, 319 p. (Bibliothèque Albin Michel de l'Histoire).

On ne peut qu'approuver l'affirmation qui ouvre le livre de N. Pancer, selon laquelle la période mérovingienne tient encore aujourd'hui une place de choix dans la ›hiérarchie de la barbarie‹. Le travail de cet auteur s'inscrit, en effet, dans le renouvellement des études mérovingiennes qui se montre depuis quelques décennies. N. Pancer reconnaît par

ailleurs la contribution de l'historiographie anglo-saxonne, notamment britannique, à l'évolution des études sur le haut Moyen Âge occidental et aussi sur la période mérovingienne. L'attachement de l'auteur à la tradition historiographique anglo-saxonne est lourd de conséquences. Quelquefois dans son ouvrage, l'auteur se montre prisonnière d'une perception de l'histoire en général et du monde franc en particulier qu'on pourrait qualifier de »politiquement correct«. C'est le cas lorsqu'elle loue l'ouvrage de P. Geary pour avoir une vision »plus humaine« de la période mérovingienne, mais aussi lorsqu'elle critique l'affirmation de R. Latouche selon laquelle les princes mérovingiens étaient puérils et barbares, en affirmant que »dans un contexte d'extrême sensibilité à l'égard des particularismes ethniques et du droit à la différence«, la vision de cet auteur lui paraît »caduque« (p. 15). D'un autre côté – et cela est aussi une conséquence d'un intérêt presque exclusivement porté sur l'historiographie anglo-saxonne – N. Pancer n'accorde que peu d'importance à la contribution de l'historiographie allemande au thème de son travail. Une négligence qui se remarque dans la bibliographie: il manquent des ouvrages importants, tels que *Les origines de la noblesse*, de K. F. Werner, paru en 1998. On notera aussi dans cette bibliographie quelques incohérences, comme par exemple le fait d'avoir cité un article de M. Heinzelmänn sur l'hérésie dans les deux premiers livres des *Decem Libri Historiarum*, sans même avoir mentionné le livre du même auteur sur Grégoire de Tours, pourtant paru (en allemand il est vrai) en 1994 (l'édition anglaise ne datant que de 2001).

Même si N. Pancer place son ouvrage sous le sillon de l'histoire sociale des femmes et de l'histoire des représentations du féminin et du masculin, sa position par rapport à la *Gender History* demeure très lucide. L'auteur ne reconnaît dans les premiers temps mérovingiens aucune opposition formelle entre les stratégies politiques des hommes et des femmes de pouvoir. Ces dernières, comme leurs congénères masculins, mettraient en pratique des stratégies politiques pour accroître leur capital d'honneur. D'où l'affirmation selon laquelle la différence entre les sexes n'est pas aussi rigide qu'on le présume. Par ailleurs, il n'y aurait pas, d'après l'auteur, de vision idéologique uniforme sur la femme dans le haut Moyen Âge occidental. Avec raison, N. Pancer rappelle que le deuxième concile de Mâcon, de 585, par exemple, a proclamé l'égalité entre l'homme et la femme. Les femmes de l'élite mérovingienne, principalement les reines, auraient agi et réagi selon la dynamique d'un code d'honneur global, en participant ouvertement et activement au cycle des échanges politiques et sociaux. L'auteur ne construit pas son livre sur l'antinomie homme-femme; il privilégie, certes, les femmes de pouvoir, leurs actions et leurs codes, mais il ne les dissocie pas des actions et des codes qui étaient ceux des hommes de pouvoir de la société mérovingienne. C'est grâce à la »sociologie bourdieusienne« – influence revendiquée par l'auteur – que l'idée de la différenciation des conduites morales et politiques cède la place à une analyse que privilégie la position sociale comme l'élément déterminant des comportements sociaux. Ainsi, l'honneur séculier, défini par N. Pancer comme la protection d'un ensemble de domaines de l'interdit qui garantissent la supériorité d'une classe, l'intégrité d'une famille et la position dans la hiérarchie sociale, aurait été similaire pour les hommes et pour les femmes du groupe aristocratique royal (p. 74). La deuxième moitié du VII^e siècle aurait néanmoins consacré l'affirmation d'un nouveau modèle féminin, celui de la femme soumise, domestiquée, dévote et chaste. La »femme sans peur et sans vergogne« aurait ainsi cédé sa place à une »femme féminine«, se pliant aux exigences d'une morale et d'une sociabilité spécifiquement construites pour elles par la foi chrétienne.

Cependant, jusqu'au milieu du VII^e siècle, selon N. Pancer, le vrai clivage dans la société mérovingienne se serait situé en dehors des catégories de genre, et aurait correspondu à un décalage entre le code moral christiano-gallo-romain présenté notamment par Sidoine Apollinaire et par Fortunat, et les comportements immoraux décrits par les chroniqueurs des VI^e–VIII^e siècles. Ce décalage serait la preuve de l'existence d'une structure mentale résistante au modèle chrétien, et d'un ensemble de pratiques enracinées. Par ailleurs, pour-

suit l'auteur, la littérature du haut Moyen Âge mènerait un combat contre la vengeance. L'incohérence et l'irrationalité des comportements décrits par Grégoire de Tours serviraient de cette façon à délégitimer certaines pratiques séculières et à faire triompher une vision ecclésiastique du monde. Cet univers échappant à l'emprise ecclésiastique serait caractérisé par l'existence d'un code d'honneur qui structurerait l'ensemble des relations sociales et légitimerait les comportements violents. C'est en utilisant le concept de code d'honneur que N. Pancer veut mieux comprendre la violence dans le monde mérovingien, et cela malgré une difficulté de taille: l'absence du vocable *honor* dans les sources mérovingiennes. L'étude de la violence à l'époque mérovingienne comme le produit d'un code d'honneur partagé par les hommes et par les femmes est un moyen pour l'auteur de faire l'« irrationnel » devenir « raisonnable ». Toujours est-il que N. Pancer adopte un concept très large, trop large même, de l'honneur comme un échange de violence: « Lorsqu'un homme en insulte ou en tue un autre, lorsque Chilpéric demande la main de Galswinthe pour faire comme son frère, lorsque des dizaines de poulets de basse-cour sont égorgés pour être prodigués aux hôtes ou des fonds énormes octroyés à l'Église, il s'agit encore et toujours d'une certaine forme de violence » (p. 104). En dehors du fait que dans sa définition de la violence, l'auteur rapproche des éléments aussi peu semblables que les alliances matrimoniales, la mort d'homme et certains rites gastronomiques; par la même occasion elle surestime la carence étatique et l'affaiblissement des structures judiciaires en Gaule mérovingienne au VI^e siècle. Des nombreuses études récentes ont montré que les efforts entrepris par les princes francs pour établir un état de droit en lieu et place des pratiques de vengeance n'étaient pas négligeables.

Nonobstant ce que vient d'être dit, il faut reconnaître un mérite, et pas des moindres, au livre de N. Pancer, celui d'avoir su percevoir la société mérovingienne dans sa spécificité, au-delà des pièges tendus par la *Gender History* ou par les repères chronologiques traditionnels. En lisant cet ouvrage, on s'aperçoit que l'auteur est conscient que le « haut Moyen Âge occidental » n'est en aucun cas une entité plus ou moins homogène, mais tout au plus une convention chronologique qui recouvre un univers culturel, politique et social très varié. L'auteur arrive à desceller chez les Mérovingiens une originalité majeure du point de vue de la construction sociale des identités sexuelles: au moins jusqu'au milieu du VII^e siècle, les comportements aristocratiques n'auraient pas reposé sur une différenciation essentielle entre les hommes et les femmes, mais sur une perception commune quant aux moyens pour conquérir, pour maintenir et pour accroître le capital d'honneur.

Marcelo CÂNDIDO DA SILVA, Sao Paolo, UMR 5648

Thilo OFFERGELD, *Reges pueri. Das Königtum Minderjähriger im frühen Mittelalter*, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2001, XCVII–862 p. (Monumenta Germaniae Historica, Schriften, 50).

When King Sigibert was murdered in 575, « Queen Brunhild was in residence with her children in Paris. When the news was announced to her, she was prostrated with anguish and grief, and she hardly knew what she was doing. Duke Gundovald took charge of her little son Childebert and removed him from her in secret, snatching him from certain death. Gundovald assembled the people over whom Sigibert had reigned and proclaimed Childebert king, although he was barely five years old » (Gregorius Turonensis, *Decem libri historiarum*, V 1, trans. L. Thorpe, p. 254). Neither Gundovald, nor Gregory of Tours, had any problem with the accession of the young Childebert to the Frankish throne. Under-aged kings were, after all, not an unusual sight in the Barbarian kingdoms of the early medieval West. Although the accession of minors is not self-evident, modern scholars silently came to accept this idiosyncratic phenomenon. It was usually attributed to political and dynastic necessities, or, in the case of the Merovingians, to genetic degeneration of the ruling family.